CORA Cork Open Research Archive
Cartlann Taighde Oscailte Chorcaí

| | |
|---|---|
| Title | « La langue » : créer encore et en corps |
| Authors | Suchet, Myriam |
| Publication date | 2025 |
| Original Citation | Suchet, M. (2025) '« La langue » : créer encore et en corps', Scenario: A Journal of Performative Teaching, Learning, Research, 19(1), pp. 60-80. https://doi.org/10.33178/scenario.19.1.4 |
| Type of publication | Article (peer-reviewed) |
| Link to publisher's version | 10.33178/scenario.19.1.4 |
| Rights | © 2025, the Author(s). This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International License. - https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/ |
| Download date | 2026-11-16 15:48:43 |
| Item downloaded from | https://hdl.handle.net/10468/18126 |

UCC
University College Cork, Ireland
Coláiste na hOllscoile Corcaigh

Volume/Jahrgang 19, Issue/Ausgabe 2 (2025)
https://doi.org/10.33178/scenario.19.1.4

# « La langue » : créer encore et en corps

## Kit de désapprentissage pour un français langue étrangée (FLÉ).

Myriam Suchet

Abstract

French as foreignized tongue: an unlearning kit to create with/in the body. As soon as you consider learning a language as an act of creation, you have to change the way you teach. It is not enough to step away from a normative approach and even to tolerate or praise diversity: differences are to be seen as constitutive and modifying, transformative (Authier-Revuz, 2004). Speaking and writing tend towards what is yet to be and hence, fundamentally, misunderstandings (Servais, 2009). Shifting to a heterolingual paradigm (Grutman, 1997 ; Sakai, 1997 ; Suchet, 2014) has led me to translate French into frenches and to estrange FLE as a foreignized tongue (Suchet, 2021). Still, inherited positions and codes remain, especially when teaching. This is why I developed an unlearning kit together with designers Alice Ferré and Élise (Les tables des matières) and graphist Pierre Tandille. In this text, I would like to focus on how the experience of activating this kit reveals the fundamental implications of the body in relationship to “the language”.

Résumé

Considérer l’apprentissage d’une langue comme une forme de création invite à modifier nos manières de l’enseigner. Loin des approches normatives, de la tolérance et même de l’éloge de la diversité, il s’agit de revendiquer des différences aussi constitutives qu’affectantes et même perturbantes, transformatrices (Authier-Revuz, 2004). Écrire ou parler, c’est faire signe vers l’inédit et donc par définition le malentendu (Servais, 2009)... et la surprise ! Ce changement de paradigme, qui fait basculer dans un imaginaire hétérolingue (Grutman, 1997 ; Sakai, 1997 ; Suchet, 2014) m’aura conduit à lire le « s » d’« en français » comme un marqueur de nombre, un indice de pluralité, puis à traduire le « français langue étrangère » en « français langue étrangée (Suchet, 2021). Il s’avère néanmoins redoutablement difficile de se départir de tout un ensemble de repères et de postures héritées, notamment en situation d’enseignement. C’est pour cette raison que j’ai conçu un kit de désapprentissage

de « la langue », réalisé en complicité avec les designeuses Alice Ferré et Élise (Les tables des matières) ainsi que le graphiste Pierre Tandille. J'aimerais présenter plus particulièrement ici la manière dont ce dispositif met en évidence la part essentielle du corps et des dimensions sensibles dans le rapport à « la langue ».

## 1 Introduction

L'idée de passer du « Français Langue Étrangère » au « Français Langue Étrangée », sous une même acronymie, est née du frottement entre diverses recherches que j'avais engagées autour de l'« imaginaire hétérolingue » (Grutman, 1997 ; Sakai, 1997 ; Suchet, 2021), de la mise en place d'ateliers de (dés)apprentissages en français avec des personnes exilées nouvellement arrivées en France dans divers contextes (le plus souvent hors-institutions, dans des squats en particulier) à la fréquentation au long cours avec plusieurs collectifs d'artistes[1]. J'aimerais commencer par présenter les caractéristiques de ce « français langue étrangée », qui invite à décaler aussi bien « la langue » enseignée en cours de FLE que les postures et le processus d'enseignement. Déplier « FLE » en « français langue étrangée » plutôt qu'en « français langue étrangère », c'est offrir l'hospitalité à toutes les différences : celles qui existent entre les langues et aussi celles qui constituent chacune de l'intérieur. Tolérer la diversité ne suffit pas : lisons résolument le « s » de « français » comme une marque de pluriel ! J'appuierai cette présentation sur une évocation du *kit de désapprentissage de « la langue »* réalisé en complicité avec les designeuses Alice Ferré et Élise (les Tables des matières[2]) ainsi que le graphiste Pierre Tandille[3], en insistant plus particulièrement sur l'importance du corps et des dimensions sensibles (d'autres aspects seraient à examiner par ailleurs…). Relecteur attentif de la première version de ce texte Jean-Rémi Lapaire repère qu'il « mélange plusieurs postures : artistique (je vous parle de ce que je crée, je vous le montre en action) et universitaire (je définis sélectivement quelques notions ou processus tout en laissant beaucoup de catégories hors champ) ». C'est une manière plus ou moins satisfaisante de chercher une cohérence entre le propos et sa forme, tout en assumant le paradoxe de le faire dans le cadre d'une publication à vocation scientifique[4].

---

[1] En particulier la famille « Rester. Étranger » fondée par Barbara Manzetti (2024), et la compagnie de théâtre « Uz et coutumes » de Dalila Boitaud. que j'ai accompagnée en tant que « chercheure associée » pour la création intitulée « En françaiS au pluriel » entre 2021 et 2024, Voir oir https://www.uzetcoutumes.com/en-langues-francaises-1/ et le dossier de presse disponible à l'adresse https://www.uzetcoutumes.com/wp-content/uploads/2021/07/En-langueS-francaiseS-light_compressed.pdf

[2] https://web.archive.org/web/20250617010612/http://lestablesdesmatieres.fr/

[3] https://pierretandille.fr

[4] Je remercie à l'infini Joëlle Aden et Jean-Rémi Lapaire de m'avoir conviée dans cette aventure, d'avoir accompagné l'écriture de ce texte et su trouver les manières de me parler pour que je puisse le retravailler au

Il s'agit moins d'entrer dans la langue ou de la faire sienne, dans une logique de la propriété et de l'appropriation que de devenirs autres et de création continue. Cette réflexion, qui s'inscrit dans un contexte de durcissement des conditions d'asile en France, notamment en ce qui concerne le niveau de langue exigé des personnes qui font la demande de régularisation[5], manifeste le caractère indissociablement poétique et politique d'une recherche-action-création qui ne peut que s'interroger aussi sur sa propre langue : avec qui parler universiTerrien ?

## 1 Du FLE au FLÉ

Au départ, ce sont les textes littéraires qui m'auront invitée à lire le « s » d'« en français » comme une marque de pluriel. Quand l'écrivain congolais Henri Lopès (2003, p. 21) déclare « L'écrivain français écrit français. Nous, nous écrivons *en* français » (les italiques sont suggérés par l'éditeur), il reconduit une ligne de partage attendue entre littérature française (« l'écrivain français » au masculin singulier) et littératures francophones (le pronom de première personne du pluriel) mais il introduit aussi un trouble plus perturbant : celui qui travaille de façon imperceptible entre « français » et « en français ».

De son côté, Abdelkébir Khatibi déploie une érotique linguistique qui consiste à « *traduire du français en français*, en un passage silencieux de la langue étrangère à celle-ci » (Khatibi, 1985, p. 194), révélant que « la langue française n'est pas la langue française : elle est plus ou moins toutes les langues internes et externes qui la font et la défont » (Khatibi, 1983, p. 188). J'aimerais attirer l'attention sur ce *schibboleth*, cette différence invisible entre « français » et « français »[6].

Quand j'ai commencé à travailler sur ces textes, il est vite apparu que la boîte à outils que j'avais reçue tout au long de ma formation n'était pas de grande utilité. Impossible, en effet, de rendre compte de ce qui se passe en cherchant à repérer des figures de style car une telle

---

mieux ! Bien des reformulations leurs sont empruntées, d'autres améliorées grâce à leurs suggestions. Tout ce qui aurait pu être mieux dit ou pensé reste bien sûr de ma seule responsabilité !

[5] Le 5 décembre 2024, nous avons co-signé, à l'instigation de toute une kirielle d'associations, une tribune dont l'intitulé peut se lire comme une synthèse Accueil des migrants : « Les pouvoirs publics devraient envisager l'apprentissage du français comme un droit et non comme un devoir ». https://www.lemonde.fr/idees/article/2024/12/05/accueil-des-migrants-les-pouvoirs-publics-devraient-envisager-l-apprentissage-du-francais-comme-un-droit-et-non-comme-un-devoir_6432079_3232.html.

[6] Les théoriciens anglophones ont déjà proposé de remplacer la représentation de la seule langue anglaise par une pluralité d'« englishes » (Platt, Weber et Lian Ho, 1984).

approche présuppose une norme par rapport à laquelle ces figures pourraient être mesurées comme des écarts. Or, comme l'explique Michel Beniamino (1997, p. 34) :

> L'écart stylistique – si tant est que cette notion a un sens – n'apparaît en toute clarté que dans le cadre strict d'une langue et la stylistique est incapable d'analyser ce phénomène dans le cadre d'une littérature écrite en situation de contacts de langue.

Au fond, il s'agit de reconnaître que toute langue relève d'une performance : ce sont des actes de discours qui délimitent un périmètre qui sera ensuite subsumé en « langue » et nommé comme un ensemble ou une entité dite « le » français, ou « l'anglais », qui n'existe pas davantage que « le chinois » ou « l'africain »… C'est ainsi que je comprends cette provocation de Deleuze et Guattari (1980, p. 130 et p. 123) : « ce qu'on appelle un style, qui peut être la chose la plus naturelle du monde, c'est précisément le procédé d'une variation continue […], on ne pourra pas l'empêcher de faire une langue dans une langue. » Dans cette logique ondulatoire dans laquelle plus aucune langue n'est assez stable pour servir de rive, traduire consiste moins à traverser un pont entre une source et une cible qu'à établir ou maintenir une membrane qui sépare une langue de toutes autres (Simon, 2008, p. 31 et p. 70).

Cela ne revient pas à dire que toutes les différences se valent, ni à souhaiter une langue universelle, tout au contraire : il s'agit d'accueillir toutes les différentes manières de différer, en commençant par celles qui composent ce que l'on a pris l'habitude de considérer comme le même, familier et indivisible. L'enjeu est celui d'une hospitalité radicale, qui commence non pas avec la tolérance envers un « Autre » soigneusement délimité et extérieur à soi, mais avec les foules et les tribus intérieures qui restent d'ordinaire inaperçues et réduites au silence (Authier-Revuz, 2004).

Dans l'optique de l'apprentissage, cela revient à admettre qu'apprendre et enseigner une langue étrangère, ce n'est pas tant la maîtriser et l'acquérir, ni même l'enrichir mais bel et bien la garder vivante par les mille et unes manières de la modifier, l'accidenter, la malmener (Mbembe et Mabanckou). Autrement dit : il s'agit de considérer et de pratiquer l'apprentissage d'une langue comme une forme de création. Loin des approches revendiquant la tolérance depuis une posture de surplomb et même de l'éloge libéral de la diversité, il s'agit de revendiquer des différences aussi constitutives qu'affectantes et même perturbantes, transformatrices. Au lieu de s'enrichir comme un trésor des apports des unes et des autres, « la langue » devient une pratique par laquelle plus aucune identité ne coïncide avec elle-même, libérant des possibilités inédites.

En « français langue étrangée », plus personne ne sait vraiment quelle langue nous sommes en train de parler et que, loin de nous en inquiéter, on peut s'en réjouir comme d'une occasion de création partagée. Les répercussions sont aussi grandes que le déplacement est tout petit : à peine un accent, le soupçon d'une faute de frappe. Même pas besoin de changer le sigle ! Et c'est précisément ce trouble qui m'importe car il vient inquiéter une certitude : celle de savoir à coup sûr où passe la frontière entre soi/l'autre, le familier/l'étranger, le propre/le… sale (?) En rappelant que toute frontière est le fruit d'un travail et ne va jamais de soi, c'est la notion même d'identité qui se trouve renvoyée à ses hétérogénéités constitutives.

C'est en m'adressant à la famille *Rester. Étranger* fondée par la chorégraphe Barbara Manzetti que j'ai écrit une « lettre en français langue étrangée » (Suchet, 2021).

Paris, Le 22 mars 2021

Chère Barbara,

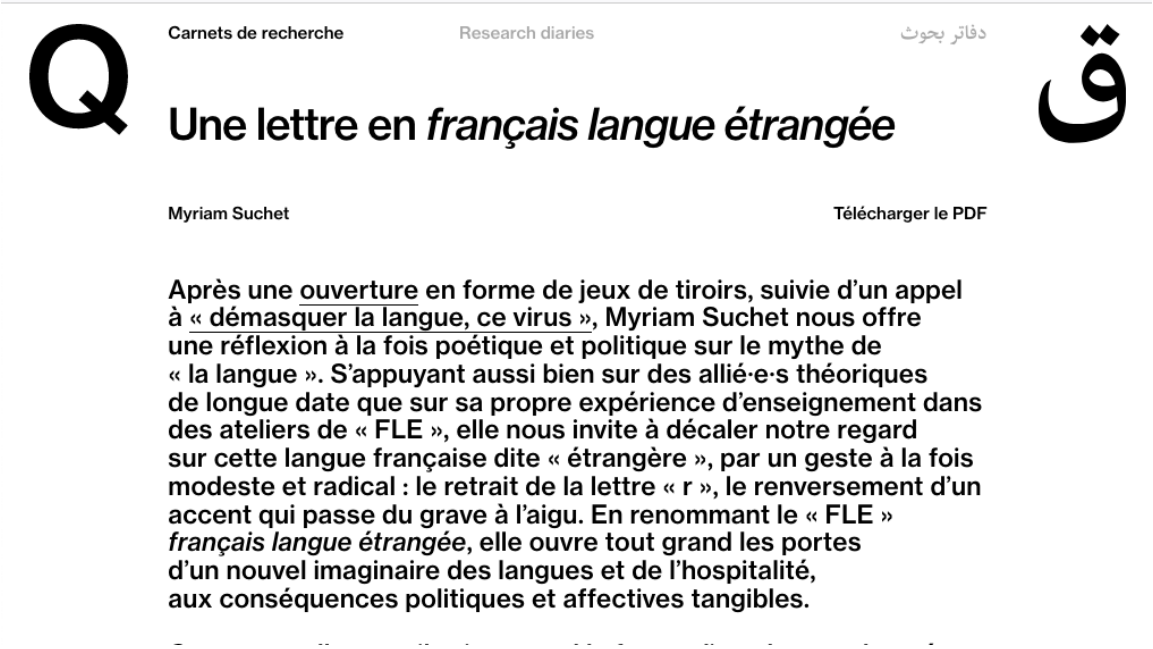
Cette lettre est pour toi, dont le prénom évoque le parler des « autres », celles et ceux que l'on ne comprend pas, qui font de dôles de bruits avec leur bouche (comme des hirondelles : « bar bar bar ») et que l'on appelle du coup, depuis les Grecs, des « Barbares ». Mais j'ai pensé que cette lettre pourrait peut-être intéresser d'autres personnes qui bricolent aussi avec « la langue », alors je la poste par ici !

Quand je t'ai rendu visite à la maison de Rester. Étranger à Saint-Denis, tu as évoqué cet acronyme : le « FLE ». D'autres appellations existent : on parle aussi de langue seconde, de scolarisation, d'intégration ou de socialisation. Mais c'est le plus souvent le « français langue étrangère » dont il est question dans les multiples lieux où des personnes locutrices du français, souvent bénévoles, enseignent à des personnes désireuses ou dans la nécessité d'apprendre à parler cette langue – mais laquelle, exactement ? Une langue qui n'est pas la leur, puisqu'on la qualifie « d'étrangère ». Mais à qui appartiendrait-elle donc ? Est-il juste de la considérer comme quelque chose, un bien, une propriété, que l'on pourrait posséder ? Existe-t-il, d'ailleurs, une langue qui serait vraiment à soi, familière ? Est-ce cela qui serait une langue maternelle ?

*Figure 1 : Lettre de Myriam Suchet à la chorégraphe Barbara Manzetti*

## 2 Cinq caractéristiques du « français langue étrangée »

Dans cette lettre, je dégage cinq caractéristiques du « français langue étrangée », que je me propose de déplier développer ici.



Carnets de recherche Research diaries دفاتر بحوث

# Une lettre en *français langue étrangée*

Myriam Suchet Télécharger le PDF

**Après une ouverture en forme de jeux de tiroirs, suivie d'un appel à « démasquer la langue, ce virus », Myriam Suchet nous offre une réflexion à la fois poétique et politique sur le mythe de « la langue ». S'appuyant aussi bien sur des allié·e·s théoriques de longue date que sur sa propre expérience d'enseignement dans des ateliers de « FLE », elle nous invite à décaler notre regard sur cette langue française dite « étrangère », par un geste à la fois modeste et radical : le retrait de la lettre « r », le renversement d'un accent qui passe du grave à l'aigu. En renommant le « FLE » *français langue étrangée*, elle ouvre tout grand les portes d'un nouvel imaginaire des langues et de l'hospitalité, aux conséquences politiques et affectives tangibles.**

*Figure 2 : Myriam Suchet, « Lettre en français langue étrangée », disponible à l'adresse : https://qalqalah.org/fr/carnets-de-recherche/une-lettre-en-francais-langue-etrangee*

## 2.1. En français langue étrangée, il n'y a pas de variantes ni de variétés, mais une variation (inhérente et continue)

La principale différence entre variante et variation, c'est que la première maintient et même instaure l'idée de centre là où la seconde s'en libère. Comme l'explique Pierre Encrevé dans la présentation de l'ouvrage de William Labov traduit en français (Labov, 1976, p. 31) : « la *variation inhérente*, c'est l'hétérogénéité installée au cœur de tout dialecte propre, de tout système linguistique ».

Dans les termes de Rainier Grutman (1997, p. 37) :

> Il n'y a pas de Langue saussurienne une et indivisible, il n'y a que des *variétés diatopiques* (les dialectes), *diastratiques* (les sociolectes), *diaphasiques* (les registres) et *diachroniques* (les états de langue). […] Finalement, l'unilinguisme et le plurilinguisme ne sont que deux points extrêmes sur un continuum et leur opposition est plus polaire que dichotomique.

La variation inhérente rappelle, à chaque fois que l'envie peut venir de dénoncer une erreur (voire une très grande faute !), que la norme est elle-même une projection. Cela ne revient pas à en nier l'existence, mais à l'envisager comme une règle du jeu. Le préalable sera donc d'avoir établi le plateau de ce jeu, et le désir qui suppose la confiance d'y jouer ensemble. On pourra alors décliner des règles différentes, souligner leur importance dans telle ou telle contexte – et éviter de se braquer en croyant professer une vérité.

Un autre effet de la bascule de la variété à la variation c'est l'écoute de l'accent, qui n'est plus réservée à celles et ceux qui viennent d'ailleurs mais à toute manière de dire, qui est toujours déjà accentuée. Apprendre à entendre son propre (ou sale) accent, avant même d'écouter celui des autres, est un excellent entraînement de l'oreille[7].

## 2.2. En français langue étrangée, la frontière de l'étrangement passe dans/de « la langue »

Jacqueline Authier-Revuz explique que la « [Représentation du Discours Autre] d'un discours y dessine un *tracé de frontière*, celui de la place, circonscrite, qu'il reconnaît à l'autre discours, extérieur, assurant par là même les contours d'un « ''intérieur'' du dire de soi ». Elle précise que ce rapport intérieur/extérieur « apparaît comme le mode propre – extraordinairement divers selon les discours – selon lequel chaque discours effectue sa « négociation obligée » avec le fait de l'hétérogénéité constitutive » (Authier-Revuz, 2004, p. 53).

C'est sans doute pour cette raison qu'il est si inconfortable d'admettre qu'aucune langue ne coïncide avec elle-même : cela vient inquiéter la représentation que l'on a de soi en tant que sujet parlant cohérent et plein. D'où l'urgence à interroger l'identité et les facultés du locuteur, tant reste tenace le présupposé que la norme serait celle d'un sujet monolingue. Raison pour laquelle Georges *Lüdi* s'impatiente (2004, p. 133) : « À quand une linguistique pour laquelle le cas de référence, le ''prototype'', ne serait plus le locuteur-auditeur idéal unilingue, mais le locuteur-auditeur réel plurilingue ? ».

Et à quand un enseignement qui tiendrait compte non seulement des multiples langues déjà parlées, lues, signées par l'apprenant·e mais aussi de toutes les différences qui peuplent chacune de ses langues ? Plus encore, mon attention se tourne vers celles qui émergent, se créent du fait même de l'apprentissage, offrant des possibilités de dire radicalement inouïes. Encore une fois, il s'agit moins d'une addition d'entités déjà existantes que d'une prolifération de possibles en voie de devenirs.

[7] Parmi de multiples et joyeuses propositions, on peut ensuite suivre l'accent avec André Minvielle par ici https://www.andreminvielle.com/le-projet

## 2.3. En *français langue étrangée* « la langue » ça n'existe pas sans les actes (de discours) des sujets parlants

Trop souvent, on fait de « la langue » le sujet de verbes et on s'inquiète de sa disparition, comme s'il s'agissait d'un être vivant autonome et agent. Il ne s'agit pourtant pas d'une entité, mais bien d'un ensemble de pratiques, qui ne peuvent pas être coupées les unes des autres, et qui se trament dans et par les relations (aux autres, à soi-même, à tout ce qui nous traverse plus encore qu'il ne nous environne). Comme Joëlle Aden me le fait remarquer, on croise ici le paradigme de l'énaction de Varela (1993) ainsi que la transdicplinarité de Nicolescu (1996). D'un point de vue plus énonciatif, dans les termes d'Henri Meschonnic (2000, p. 31) :

> D'une langue, de toute langue, on n'a que des discours. C'est ce truisme qu'il faut quand même énoncer, quitte à braver le ridicule – mais le génie et la clarté française sont là pour rappeler que ce n'est pas inutile : que le mode d'existence d'une langue et le mode d'existence du discours sont radicalement différents.

Et du côté de la sociolinguistique on lit en écho chez Cécile Canut (2001) :

> La notion de « langue » telle qu'elle est posée par les linguistes ne peut être traitée comme une donnée du réel : ainsi posée, elle est une construction idéologique issue en grande partie de l'Occident pour lequel la langue est un élément identitaire. Assimiler la langue à une substance, voire une « essence », empêche toute compréhension des pratiques fluctuantes des locuteurs, déterminées par un ensemble complexe de phénomènes à la fois discursifs et pratiques.

Et dans une perspective historique on peut consulter Gramling (2016).

Dans le même temps que Rainier Grutman, Naoki Sakai forge le terme « heterolingual » pour modifier le schéma de la communication ainsi que la pratique comme la théorie de la traduction aussi. Dans ses termes traduits par moi (Sakai, 1997, p. 8.) :

> L'adresse monolingue suppose que la norme serait celle d'une communication réciproque et transparente dans un médium neutre, si bien que l'idée de traduction n'a pas de sens sauf à introduire un médium positivement hétérogène. À l'inverse, l'adresse hétérolingue ne croit pas à la norme d'une communication réciproque et transparente : au contraire, elle part du principe que tout acte d'énonciation peut échouer à

> communiquer puisque l'hétérogénéité est inhérente à tout médium, linguistique ou autre[8].

## 2.4. En français langue étrangée, on parle pour ne pas (se) comprendre et donc (pouvoir) n'être pas d'accord

Trop souvent, on voudrait parler pour se comprendre, et considérer que la communication est vraiment bien passée quand il n'y a pas de bruit, pas de reste, et que le message reçu par la cible est conforme, identique en tous points à celui qui a quitté la source. Or aucune langue n'est un milieu transparent susceptible d'assurer une telle transmission. Il est vain de s'en désoler – et même dangereux de ne pas admettre que c'est précisément cela, une langue : une interface tramée d'opacités et de tensions, grosse de possibles inattendus. Loin de constituer un échec ou un raté de la communication langagière, le malentendu est sans doute ce qui la fonde et la féconde. Dans les termes des sœurs Servais (2009) :

> Dans les modèles télégraphiques, on considère que la communication fonctionne si les messages de départ et d'arrivée sont identiques. Sinon, cela signifie que le récepteur a mal compris ou que l'émetteur s'est mal fait comprendre. Dans ce cadre, la pathologie de la communication est l'incompréhension. Ce que nous proposons ici, à partir de l'analyse de situations de communication très particulières (des rencontres enchantées avec des dauphins sauvages), c'est que, à l'inverse, la structure fondamentale de la communication est le malentendu**.** […]
>
> Or, c'est le refus de reconnaître ce fait [le bruit est inhérent à toute communication] (dû notamment au désir vain et désastreux de contrôler le partenaire) qui engendre des pathologies. Admettre au contraire qu'émetteur et récepteur disposent nécessairement de versions différentes de l'interaction et qu'il n'y a pas de version plus objective qu'une autre, c'est replacer l'altérité au cœur d'une communication qui est réussie parce qu'on accepte de mal se comprendre.

Du point de vue de l'enseignement, cela implique de ne pas chercher à pacifier tous les différends pour, au contraire, faire de l'échange un espace où se frotter au conflit autrement

[8] SAKAI, 1997, p. 8. Ma traduction de :
The homolingual address assumes the normalcy of reciprocal and transparent communication in a homogeneous medium so that the idea of translation does not make sense unless a positively heterogeneous medium is involved. In contrast, the heterolingual address does not abide by the normalcy of reciprocal and transparent communication, but instead assumes that every utterance can fail to communicate because heterogeneity is inherent in any medium, linguistic or otherwise.

que comme on affronterait une agression. C'est une occasion de faire sonner des points de vue et de vie irréconciliables, irréductibles – sans obturer les autres.

### 2.5. En *français langue étrangée* l'apprentissage et la parole sont des créations permanentes

Tout acte de discours est l'occasion de faire jaillir une parle absolument inédite qui non seulement active les possibilités de « la langue » mais la transforme en profondeur. De ce point de vue, l'apprentissage d'une langue est un acte au carré, puisqu'il ouvre à des possibilités encore plus inédites.

Laurent Jenny forge un terme : « figural » afin d'affranchir la « figure de style » de l'orbite de la norme (2005) :

> La *figuralité* ne réalise pas un "écart" extérieur à la langue, elle réactualise l'écart interne par lequel la langue sans cesse s'écarte d'elle-même pour refonder sa signifiance dans des usages nouveaux du discours. Car une langue ne vit que de se désidentifier.

Il suggère de « penser à un énoncé comme à une "donne", un *coup de dés* lexical » (1990, p. 16). Tandis que le jeu quotidien du langage ne bouleverse guère les règles de ce jeu, se soumet à ses normes, la littérature, elle, transforme jusqu'aux conditions de possibilité du lancer de dés. Dans cette optique, la norme n'est plus une vérité à enseigner de façon irrévocable mais une règle dans un jeu qu'il s'agit d'accepter ou de chambouler ensemble non seulement pour y lancer des dés mais même pour reconfigurer le plateau qui fait support.

## 3 Le devenir étranger de la lettre initiale

Cette lettre a donc paru initialement sur le site de *Qalqalah* قلقلة, en réponse à l'invitation qui m'avait été faite par Virginie Bobin de nourrir les « Carnets de recherche ». Cette rubrique permet d'inscrire, au sein d'une plateforme plutôt dévolue à l'art contemporain, des formes que les chercheur·es ne pourraient ou ne souhaiteraient pas présenter dans des formats académiques. C'est l'occasion d'inviter dans les coulisses d'un travail en cours, ou les marges laissées de côté lors d'une publication scientifique à comité de lecture et double *review* anonyme… Pour moi, c'était une façon de mettre en cohérence mon propos et ma manière de l'écrire, en la performant non comme une forme fixe mais vraiment à la manière d'un processus continu. De fait, l'aventure ne faisait que commencer… La parution sur le site de Qalqalah s'est ensuite déclinée dans des formats différents, qui ont chacun associé des artistes qui ont accompagné la transformation du message initial.

Agnès Benoît, qui publie dans ce même numéro de Scenario, est la première à s'être saisie de cette lettre pour lui proposer d'autres lignes de devenirs. Elle m'a invitée à la transformer en exposition pour le Symposium « Langue et mouvement » qu'elle a organisé en septembre 2022 à la Manufacture CDCN de Bordeaux. Nous nous sommes mises au travail avec la graphiste Marine Ruault, qui a adapté la lettre en 6 panneaux de bâche larges de 85 centimètres et hautes d'1,82m, suspendues par des œillets. C'est l'occasion de déambuler physiquement entre les différentes propositions, qui prennent un aspect de partition graphique polyphonique. La taille du texte permet de mettre en scène les différentes voix citées qui se superposent ou apparaissant en filigrane.

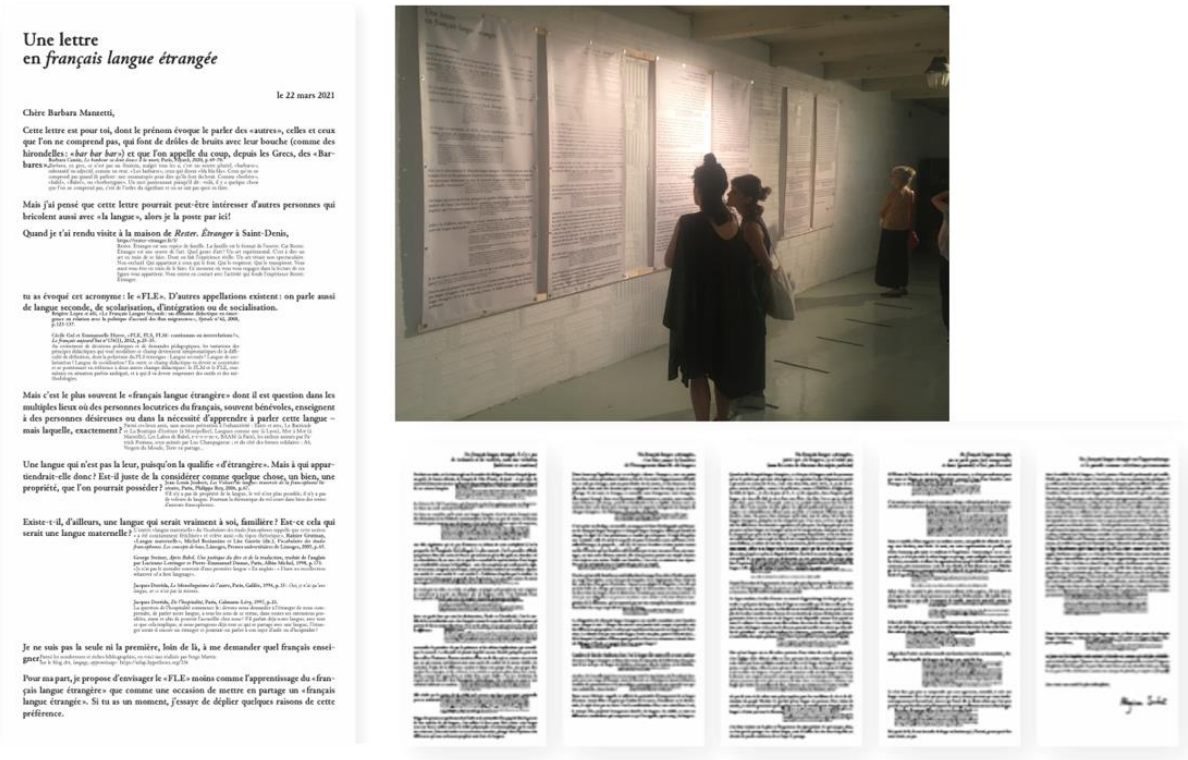



*Figure 3 : Aperçus et photographie prise lors du Symposium « Langue et mouvement » organisé par Books on the Move, La Manufacture, 16 et 17 septembre 2022, https://www.booksonthemove.fr/symposium-langue-et-mouvement/*

Toujours à l'invitation d'Agnès Benoît, cette même lettre a été déclinée en création sonore par David Christoffel qui est poète et compositeur, homme de radio et docteur en musicologie de l'EHESS. Auteur d'opéras parlés et de pièces radiophoniques, il mène une réflexion sur les rapports entre poésie et musique en publiant de nombreux articles[9].

Dans cette version, le texte se trouve augmenté de bribes de micro-entretiens que nous avons menés Gare de l'Est, et surtout d'œuvres de l'artiste, qui a notamment réalisé un pastiche de manuel d'enseignement du français, intitulé *Paul a mal*, dont il donne des extraits et reprend

[9] Ses travaux sont recensés sur ce site http://www.dcdb.fr

le jingle pour émailler mes propos d'une kyrielle d'autres voix. L'écoute est disponible à partir de la plateforme en ligne *Danse on air*[10]. Une complicité au long cours nous lie, puisque nous avons, parmi d'autres choses, réalisé en 2016 une *Méthode de langue universiterrienne*, en nous associant avec les étudiantes et les étudiants du cours « Imaginaires du français en francophonie »[11].




*Figure 4 : Une création sonore de David Christoffel, https://danseonair.org/agenda/creation-sonore-fle-francais-langue-etrangee-par-myriam-suchet/*

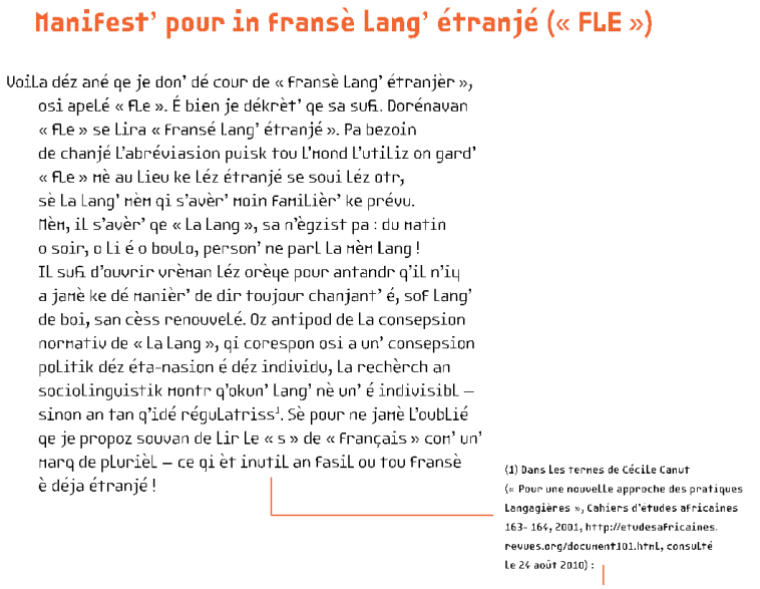
Le numéro 14 de la revue *Qui résiste* du graphiste Pierre di Sciullo rédigé en « français facile », accueille un *Manifest' pour in fransè lang étranjé*. Pierre di Sciullo avait préalablement forgé le Quantange (« police de caractères orthographico-phonético-plastique, on dispose d'autant de formes de lettres que de façon de les prononcer en français » imaginé notamment « Pour les enfants, les étrangers et tous ceux qui aiment jouer avec la langue ; pour les textes à lire à voix haute comme le théâtre, la chanson et les formulaires administratifs »[12]) et le Kouije (« un outil souple pour incarner la voix dans l'écriture »[13]). Travailler ensemble nous aura permis à l'un comme à l'autre de faire un pas supplémentaire dans nos expérimentations respectives – et de nouer une amitié de longue haleine !

[10] https://danseonair.org/agenda/creation-sonore-fle-francais-langue-etrangee-par-myriam-suchet/

[11] À écouter par ici : https://soundcloud.com/radio-training/sets/comment-parler-universitarien

[12] http://www.quiresiste.com/projet.php?id_projet=48&lang=fr&id_gabarit=0

[13] http://www.quiresiste.com/projet.php?id_projet=14&id_gabarit=66&lang=fr



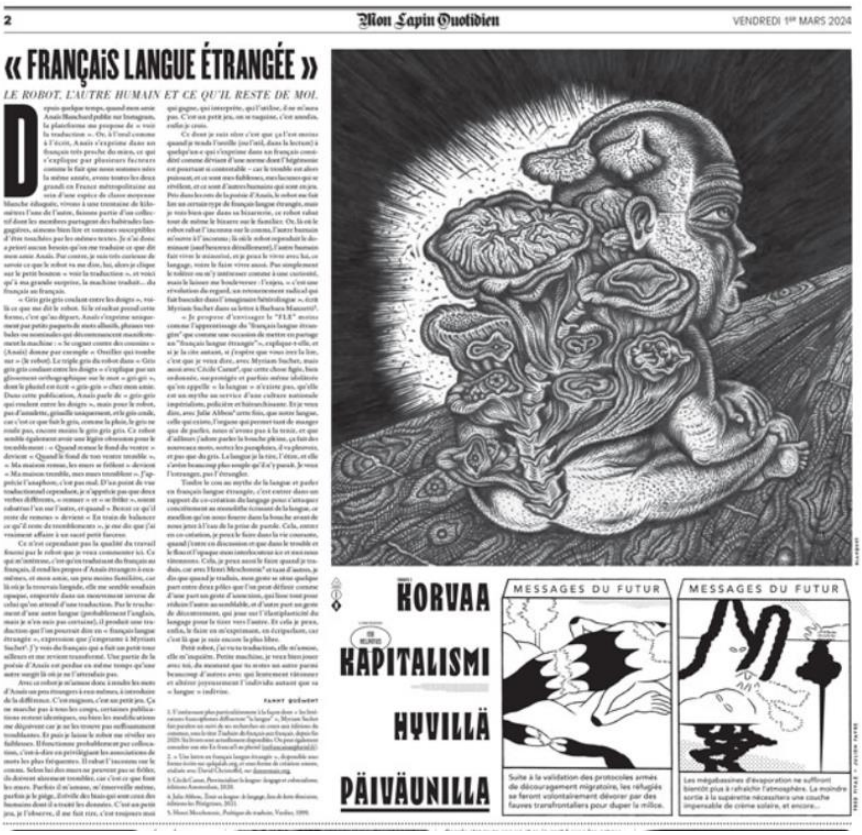
## Manifest' pour in fransè lang' étranjé (« FLE »)

Voila déz ané qe je don' dé cour de « fransè Lang' étranjèr »,
osi apelé « fle ». É bien je dékrèt' qe sa sufi. Dorénavan
« fle » se lira « fransé lang' étranjé ». Pa bezoin
de chanjé l'abréviasion puisk tou l'mond l'utiliz on gard'
« fle » mè au lieu ke léz étranjé se soui léz otr,
sè la lang' mèm qi s'avèr' moin familièr' ke prévu.
Mèm, il s'avèr' qe « la lang », sa n'ègzist pa : du matin
o soir, o li é o boulo, person' ne parl la mèm lang !
Il sufi d'ouvrir vrèman léz orèye pour antandr q'il n'iy
a janè ke dé manièr' de dir toujour chanjant' é, sof lang'
de boi, san cèss renouvelé. Oz antipod de la consepsion
normativ de « la lang », qi corespon osi a un' consepsion
politik déz éta-nasion é déz individu, la rechèrch an
sociolinguistik montr q'okun' lang' nè un' é indivisibl –
sinon an tan q'idé régulatriss[1]. Sè pour ne janè l'oublié
qe je propoz souvan de lir le « s » de « français » com' un'
marq de plurièl – ce qi èt inutil an fasil ou tou fransè
è déja étranjé !

(1) Dans les termes de Cécile Canut (« Pour une nouvelle approche des pratiques langagières », Cahiers d'études africaines 163- 164, 2001, http://etudesafricaines.revues.org/document101.html, consulté le 24 août 2010) :

*Figure 5 : Extrait de Myriam Suché, « Manifest' pour un fransé lang' étranjé (« FLE ») », dans Pierre di Sciullo, Qui ? Résiste n° 14, Fasilitasion général'*

L'autrice Fanny Quément s'est à son tour saisie de la formulation pour un texte de création littéraire paru dans *Mon Lapin Quotidien* n°28 au printemps 2024 :



2 Mon Lapin Quotidien VENDREDI 1er MARS 2024

# « FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÉE »

*LE ROBOT, L'AUTRE HUMAIN ET CE QU'IL RESTE DE MOI.*

KORVAA KAPITALISMI HYVILLÄ PÄIVÄUNILLA

MESSAGES DU FUTUR

MESSAGES DU FUTUR

*Figure 6 : Texte dans Mon Lapin Quotidien n°28 au printemps 2024*

Aussi évidentes que puissent apparaître certaines des caractéristiques du « français langue étrangée », il s'avère redoutablement difficile de s'autoriser à en admettre l'existence dans le

cadre de l'enseignement du FLE. Tout se passe comme si n'y avait trop souvent droit de cité qu'un français très scolaire et normé, administratif, sous prétexte qu'il correspondrait aux besoins des personnes qui arrivent en France. Sauf qu'il arrive que justement l'apprentissage (se) passe mal, rappelant alors l'importance de mettre la relation et le rapport sensible au cœur de la pratique. À ce stade de la proposition, Jean-Rémi Lapaire m'indique qu'il est :

> pour [s]a part favorable à l'orchestration de « moments » créatifs et fluides, entre des moments plus contraints d'intégration des normes. De même que parler plusieurs langues aide à en apprendre une nouvelle, avoir joué, repoussé les limites, inventé des règles, etc. permet le moment venu de se plier à formes imposées.

Je m'accorde avec lui… jusqu'au moment de plier, qui est pour moi plutôt celui de concevoir un kit de désapprentissage de « la langue ».

## 4 Aperçus du kit de désapprentissage de « la langue »

Le kit de désapprentissage[14] de « la langue » s'adresse en premier lieu aux personnes en position d'*enseigner* le FLE. J'insiste : il n'est pas destiné d'abord aux personnes supposées l'apprendre – et qui n'ont guère besoin de s'y perdre mieux puisqu'en général elles s'y sentent déjà tout à fait bien perdues ! Les rapports, ici, s'inversent : il ne s'agit plus de maîtriser mais d'accepter la déstabilisation, et peut-être même le vertige de ne pas savoir. Donc, oui, c'est « peut-être anxiogène, qui sait ? » comme le demande Jean-Rémi Lapaire. D'où un travail d'équilibriste pour trouver un point de bascule qui autorise sans brusquer, qui permette sans tétaniser, qui ouvre sans risquer d'effondrer. Nous avons travaillé et expérimenté, testé et ajusté pendant 5 années en complicité avec Les Tables des Matières (Alice Ferré et Élise Gabriel) au design et Pierre Tandille pour le graphisme. Notre association a permis de déployer une matériauthèque, de jouer avec la complémentarité des formes et des couleurs pour générer des objets à la fois énigmatiques, à la manière des « ouvroirs d'esprits » de Robert

[14] Dans le domaine de "la langue", en particulier, m'auront inspirée Silvia Maglioni et *Graeme* Thomson, qui ont fomenté un *Centre de désapprentissage de la langue* pendant leur résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers entre octobre 2016 à janvier 2017, déployant des « stratégies et techniques de désapprentissage » aussi variées que : « le retrait de la communication, le devenir-minoritaire, la littérature mineure, la bordure, la poésie et le non-négociable, la langue des oiseaux, les langues mortes-vivantes, le silence... » http://cargocollective.com/common-infractions/Centre-for-Language-Unlearning

Filliou et suffisamment désirables pour soutenir le désir à travers le vertige. L'ensemble tient dans une grande boîte, qui s'ouvre comme une mallette aux trésors…




*Figure 5 : Boîte du Kit de désapprentissage de la langue*

Le tirage est très limité : 25 exemplaires, réalisés à la main par des artistes et artisanes. Pour que le kit puisse circuler dans des endroits où les moyens sont rares, voire inexistants, il n'est pas vendu mais disponible pour être adopté avec quatre conditions : être un collectif qui travaille (au moins un peu) à la formation de formateur·ices de FLE, activer le kit le plus souvent possible, le prêter à toute personne souhaitant l'activer, en donner régulièrement des nouvelles.

Quand on ouvre la boite, pas de métadiscours, ni même de règles du jeu. Aux questions récurrentes de savoir s'il est possible ou autorisé de…, s'il s'agit de… ou bien de… j'ai pris le pli de répondre avec le plus grand sourire possible : « quelle que soit votre question, la réponse est : Oui ! ». Le premier constat partagé par la plupart des participant·es, dont les expériences diffèrent pourtant à chaque activation, c'est la difficulté de se soustraire aux attentes, de ne pas vouloir bien faire ce qui est impossible dès lors qu'il n'y a pas d'objectif supplantant l'expérimentation. Voici quelques bribes glanées dans différents retours :

> Ça a fait appel à mon imagination, déconstruire des représentations.
>
> J'ai eu du mal par moments à lâcher prise mais volonté de partage, de communier avec les inconnu.e.s. […]

> J'ai aimé mettre le bazar (alors que je suis très carrée, donc j'ai pu transgresser ce que je suis) super outil pour se rencontrer, je vous connais d'une façon que je ne connais personne d'autre on peut tout toucher et c'est pas fréquent adulte, d'où émergence d'une créativité […]
>
> je me suis sentie libre, donc j'ai envie de rejouer avec vous, avec d'autres, avec des enfants... […]
>
> en fait j'ai toujours été une bonne élève et c'est pas facile de pas m'efforcer de tout bien faire […]
>
> j'ai l'impression d'avoir été très adulte et j'aurais aimé bouger plus […]
>
> je m'aperçois que souvent j'oublie d'être vraiment libre […]

C'est précisément cette indétermination que vise l'activation du kit, et que j'aimerais ne pas entamer en précisant des objectifs, des critères, sous prétexte d'écrire un texte qui doit paraître dans un numéro de revue. Dans l'idéal, j'aimerais que la lecture que vous êtes en train de faire permette de faire une expérience similaire à celle de l'activation du kit : une espèce de saut.

Ce que je peux partager, c'est la saveur de ce saut pour moi. En ce qui me concerne, donc, l'activation du kit m'amène au point d'un non-savoir qui m'aide à comprendre, je crois, le propos de Rancière dans *Le Maître ignorant* (1987). Il ne s'agit pas d'un artifice pédagogique à saveur péripatéticienne qui consisterait à prétendre ne pas savoir pour inciter l'apprenant·e à trouver la bonne réponse, mais bien de se mettre en situation de partager l'absence de réponse, qui ne se situe pas au même endroit en même temps pour chacun·e. À ce point de bascule, apprendre et désapprendre s'opposent moins qu'il y paraît à première vue car il ne s'agit pas d'acquérir une compétence ou de l'oublier, mais d'envisager l'apprentissage comme un cheminement qui transforme, affecte, modifie et rend plus disponible encore à ce qui n'était pas déjà su, maîtrisé. En d'autres termes, il s'agit de dénouer le rapport entre apprentissage et expertise pour en faire une création.

Parce qu'il n'est décidément pas confortable et parfois même vertigineux, chaque séance s'ouvre par une pratique somatique inspirée de Catherine Contour et Pascal Rousseau (2019). En éprouvant la force de la gravité qui nous traverse, ainsi que la pièce suspendue entre deux doigts qu'on laissera plus ou moins rapidement rependre la trajectoire de sa course vers le centre de la terre, on se prépare à lâcher, à laisser (se) faire : des attentes, des certitudes, des résistances, des sécurités, des gardes fou… D'autres amorces sont possibles, et choisies par le groupe en fonction de ses envies et besoins du moment. Si j'évoque là aussi à mon expérience pour la mettre en partage et en discussion, sans prétendre en faire un point d'arrivée, je peux

témoigner de la métamorphose que continue à exercer en moi l'expérience de mon corps dans le rapport à la parole et à l'écrit, à la traduction, à la profération – bref, à toutes les modalités différentes des actes de discours. Le savoir de façon théorique et m'en laisser traverser sont deux domaines véritablement différents.

L'installation peut se faire sur une table ou au sol, où l'on déploie une grande nappe d'1m50 de diamètre, dont les carreaux évoquent à la fois le pique-nique et des lignes d'un cahier d'écolier indiscipliné, avec des trémolos et des hauteurs variables, qui tiennent davantage de la sismographie que de la droite.



*Figure 6 : Nappa au sol. Photographie ©Cha Gonzalez*



*Figure 7 : Surprise sous la nappe. Photographie ©Cha Gonzalez*

Des surprises sont aussi glissées sous la nappe… mais on ne le voit pas tout de suite.

Après cette mise en disponibilité, on lance à l'aide d'un jeu de cartes des activations invitent à (dans n'importe quel ordre) : donner de la voix, tracer, écouter, détourner, démesurer,

dé*construire. Chacun de ces verbes est associé à un cercle de jeu, à l'intérieur duquel sont déposés d'énigmatiques objets dont on ne sait pas très bien que faire… Et c'est pourtant la seule suggestion proposée : choisir l'un de ces ouvroirs-d'esprit et inviter l'ensemble des participant·es à l'« activer ». Voici, à titre d'exemple, un aperçu du cercle « dé*mesurer » qui contient : une règle molle, un dé-normographe, un continuum d'étrangeté et un mètre dont les gradations sont floues d'un côté et révélatrices de la tendance à ramener l'écart à la norme de l'autre.




*Figure 8 : Dé-mesurer. Photographie ©Cha Gonzalez*

Des cartes spéciales proposent des (re)mises en corps : se déposer dans ses appuis, bailler et s'étirer, bouger le plus lentement possible. Les cartes « os secourt » suggère to try en otra Sprache ou d'aller boire des coups !

L'absurdité des propositions souligne que le jeu, ici, n'a pas pour but de faciliter un apprentissage, ni de rendre plus accessible un contenu qui pourrait exister sous une autre forme : c'est une invitation à laisser les attentes se décaler, à ne pas fixer un message.




*Figure 9 : Cartes du kit de désapprentissage de « la langue ». Photographie ©Cha Gonzalez*

Puisqu'il n'y a aucune règle du jeu, chaque partie suppose d'inventer une manière de s'y prendre qui diffère à chaque fois. À la toute fin, une carte « infinir » invite à revenir sur l'expérience pour interroger ce qui a eu lieu (ou pas) et comment tous les aspects de ce qui sera constaté viennent affecter la compréhension de ce qu'est « la langue ».

Parmi les retours les plus récurrents, alors que chaque expérience d'activation est entièrement singulière, reviennent deux aspects en particulier. Le premier est la part prise par le sensible, qui relève aussi bien du corps que de la matérialité des objets. Une dimension volontiers sous-estimée par un certain apprentissage scolaire (re)fait surface : parler, écrire, c'est aussi une pratique physique dont les instruments et autres ustensiles sont partie prenante et qui nous engage physiquement. L'autre aspect souvent mentionné est celui de la norme incorporée, qui rend difficile l'accès au jeu comme au lâcher prise, qui impose de vouloir bien faire et toute une série d'injonctions.

Puisqu'il n'est pas possible d'activer le kit ici, ni de rendre compte des retours suite à une activation sans risquer de capturer l'expérience, je voudrais surtout partager ce en quoi il affecte ma propre (ou sale ?) pratique. Si je prends de plus en plus mes distances avec le format de l'écriture académique, c'est qu'il me semble urgent de consacrer le plus de temps et de forces disponibles à co-élaborer des formes aussi inédites que ce qu'il s'agit de penser, et de s'adresser par-delà les cercles spécialistes pour s'entendre répondre de mille et une

manières qui souvent déstabilisent la recherche, la ré-orientent, l'amènent à penser mieux et différemment – ce qui implique, bien souvent, de penser avec les pieds[15].

## Références bibliographiques


Authier-Revuz, J. (2004). « La représentation du discours autre : un champ multiplement hétérogène », dans LOPEZ MUÑOZ J.M. *et alii* (dir.). *Le Discours rapporté dans tous ses états*. L'Harmattan.

Beniamino, M. (1997). « Pour une poétique de la xénologie. À propos de la création lexicale dans la littérature franco-créole : comparaisons et hypothèses ». *Études créoles* XX (1).

Canut, C. (2001). « Pour une nouvelle approche des pratiques langagières ». *Cahiers d'études africaines,* n° 163-164.https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.101

Contour, C. & Rousseau, P. (2019). *Danser sa vie avec l'outil hypnotique*. Les Presses du réel, « 369 manuels », n°64.

Deleuze, G. et Guattari, F. (1980), *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie*. Paris, Éditions de Minuit.

Gramling, D. (2016). *The Invention of Monolingualism*. Bloomsbury.

Grutman, R. (1997). Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX$^{ème}$ siècle québécois. Presses de l'Université de Montréal.

Jenny, L. (2005) « La langue, le même et l'autre ». *Fabula,* n° 0, https://doi.org/10.58282/lht.566

Jenny, L. (1990). *La Parole singulière*. Belin.

Khatibi, A. (1985). « Incipits », dans *Du bilinguisme*. Denoël.

Khatibi, A. (1983). « Bilinguisme et littérature », *Maghreb pluriel*. Denoël.

Khatibi, A. (1981). « Préface », dans Marc Gontard, *La violence du texte. La littérature marocaine de langue française*. L'Harmattan.

Labov, W. (1976). *Sociolinguistique*, traduction de l'anglais par Alain Kihm. Éditions de Minuit, « Le sens commun ».

Lopès, H. (2003). Cité dans Jean-Pierre Bertrand et Lise Gauvin (dir.), *Littératures mineures en langue majeure*, Montréal, PUM.

*Lüdi*, G. (2004). « *Pour* une linguistique de la *compétence* du locuteur plurilingue », in *Revue française de linguistique appliquée* 2 Vol. IX. https://doi.org/10.3917/rfla.092.0125


[15] Pour continuer à suivre l'aventure, c'est par ici : https://horscadres.hypotheses.org/category/kit-de-desapprentissage-de-la-langue

Mbembe, A. et Mabanckou, A. (2018). « Plaidoyer pour une langue-monde. Abolir les frontières du français ». *Revue du Crieur,* 10(2), https://doi.org/10.3917/crieu.010.0060

Meschonnic, H. (2000). *Et le génie des langues ?* Presses Universitaires de Vincennes. https://doi.org/10.3917/rfla.092.0125

Nicolescu, B. (1996). *La transdisciplinarité : manifeste*. Éditions du Rocher.

Platt, J. T., Weber H. et Lian Ho. (1984). M. *The New Englishes*, Routledge.

Rancière, J. (1987). *Le Maître ignorant*. Paris, Fayard.

Rester. Etranger. (2024). *Rester. Étranger*. B 42.

Sakai, N. (1997). *Translation and Subjectivity*, University of Minnesota Press.

Servais, C. et Servais V. (2009). « Le malentendu comme structure de la communication », *Questions de communication*, n°15, https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.432

Simon, S. (2008). *Traverser Montréal. Une histoire culturelle par la traduction*, traduit en français par Pierrot Lambert. Fidès.

Suchet, M. (2021), « Lettre en français langue étrangée », *Qalqalah* قلقلة, https://qalqalah.org/fr/carnets-de-recherche/une-lettre-en-francais-langue-etrangee

Suchet, M. (2014). L'Imaginaire hétérolingue, ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues. Classiques Garnier.

Varela, F., Thompson, E., Rosch, E. (1993). L'Inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine. Paris, Éditions du Seuil.